

VERS UN ECO-FEMINISME RADICAL

Quand je repense à Tchernobyl et au mouvement des particules radioactives qui passent encore dans la nappe phréatique et entrent dans le corps de ceux qui sont près et de ceux qui sont loin, je ne peux m'empêcher de me demander comment

contrôle humains ne les contiennent. Nous sommes les témoins d'un monde qui incarne le fantasme premier de l'homme : contrôler les "forces" de la nature. A l'âge nucléaire, l'homme vit jusqu'au bout ce fantasme en ayant la possibilité de provoquer l'extinction de la planète.

trique (centrée sur l'homme). Aujourd'hui, le besoin d'une nouvelle vague de féminisme apparaît évident aux yeux de femmes intéressées par le développement d'une théorie et d'une pratique vraiment écologiques pour un programme féministe. Cette théorie utiliserait la critique comme outil pour propulser l'ensemble de la pensée féministe dans une phase nouvelle qui résoudrait en fin de compte les dualismes sous-jacents entre culture et nature qui persistent à l'intérieur même d'une bonne partie de la théorie féministe. En interpellant la question de la liberté et de la nécessité dans la nature, mon intention est de mettre à jour les philosophies de la nature implicites dans le féminisme libéral et le féminisme culturel, en explicitant leurs positions sur les relations entre culture et nature. L'exploration des implications d'une vue de la nature implicite, "soumise à la nécessité", permettra de développer une manière radicalement nouvelle de regarder la nature comme un tout. Ce projet est essentiel pour les théoriciens intéressés à la création d'un mouvement qui souhaite embrasser un point de vue véritablement libérateur de la nature humaine. C'est dans l'intérêt de la libération de la nature humaine féminine que je me tourne maintenant vers la question de la liberté et de la nécessité dans la théorie féministe, faisant appel aux féministes pour qu'elles examinent avec un esprit critique les philosophies de la nature inhérentes à leurs propres théories et qu'elles considèrent le bien-fondé d'adopter une perspective radicale, écologique.

Du dualisme à la domination

La tentative de l'homme occidental de placer ce "royaume de la nécessité" qu'on appelle nature sous le contrôle humain s'incarne dans la religion, la science et la philosophie occi-

Ce texte, écrit en 1987 par une militante éco-féministe américaine, proche de Murray Bookchin, essaie de définir ce que serait une vision féministe en dehors des approches traditionnelles du féminisme culturel et du féminisme libéral, visions qui toutes deux s'appuient sur un concept de nature figée, ce que conteste aujourd'hui les écologistes qui voient la nature comme un système qui évolue sans cesse vers la complexité et la coopération.

nous en sommes venus à une situation si effrayante. Pour moi, il est maintenant clair que nous vivons les implications terrifiantes de l'un des fantasmes les plus horribles de l'homme. Nous en sommes arrivés au point où la confiance dans l'infailibilité de la raison humaine est si grande que nous élaborons des technologies mortelles qui ont le pouvoir de mettre fin à toute vie sur la planète à moins que la raison et le

Le féminisme, par son analyse de la hiérarchie et de la misogynie a grandement contribué à notre compréhension des origines de la crise sociale et écologique que nous vivons. Depuis les premières phases libérales jusqu'aux phases radicales et culturelles, les féministes offrent des analyses et des solutions spécifiques au "problème" de l'exclusion des femmes de la construction de la culture patricien-

dentaires. Chacune de ces disciplines soutient que la nature est un monde séparé de l'homme, qu'elle est un "royaume de la nécessité" que l'homme doit contrôler, ordonner, comprendre et finalement transcender. Comme l'a montré Murray Bookchin dans son essai *Liberté et nécessité dans la nature*, le concept victorien d'une nature strictement soumise à la nécessité a émergé d'un dualisme profond entre nature et culture. Ce dualisme sous-jacent a historiquement fait éclore une constellation d'autres écarts dualistes tels que : esprit/matière, homme/femme, sujet/objet. Tous ces dualismes sont renforcés par la croyance qu'il existe une nature soumise à la nécessité, qui est séparée de la culture.

Le dualisme comme mode d'ordonnement du monde a des implications fatales. C'est un mode de connaissance dans lequel les êtres humains réduisent la complexité de leurs connaissances à un degré tel que le monde naturel se réduit à autant de séries de

couples polarisés et antagonistes de phénomènes opposés. Le dualisme implique la mentalité du "diviser pour régner" dans laquelle, après avoir divisé les nombreux phénomènes reliés entre eux, en couples de contraires polarisés, on assigne des valeurs à chaque composante du couple. Ce faisant, on peut alors justifier la domination du "plus désirable" du couple sur le "moins désirable". De cette manière, le dualisme dresse le décor pour la hiérarchie et la domination. Par exemple, si nous divisons le monde du blanc, du noir et de toutes les nuances infinies du gris qui les séparent en un monde simple de blanc et de noir et si nous assignons alors la valeur de "mauvais" au noir et de "bon" au blanc, alors devient "justifiable" la domination du noir par le blanc.

Cependant, le dualisme n'est pas le seul mode de connaissance qui ait des implications sociales et théoriques fatales. Comme l'a indiqué Bookchin, le réductionnisme est peut-être un sou-

ci encore plus grand pour les théoriciens de l'éco-féminisme aujourd'hui. L'écologie profonde qui, de nos jours, influence beaucoup de théoriciens écologistes a ouvert la voie à la tendance à réduire la complexité des mondes naturel et social à des catégories simplistes, monistiques (1). Cette tendance réductionniste agit comme lubrifiant pour le fonctionnement en douceur de la théorie des systèmes que certains ont embrassée de si bon cœur.

Selon Murray Bookchin : "En fait, le dualisme et le réductionnisme sont habituellement profondément imbriqués l'un dans l'autre. Un dualisme fruste tend à encourager sa contrepartie dans un monisme également fruste qui simplifie toute la réalité en une seule agence ou force ou substance ou source d'énergie souvent homogène. Hegel appela ceci avec quelque causticité "une nuit dans laquelle toutes les vaches sont noires"... Le réductionnisme émerge de manières de penser qui ne sont ni moins mécanistes, ni moins

(1) Le monisme (unicité d'un système) s'oppose au dualisme (système coupé en deux) et au pluralisme (système divisible en de multiples parties).



(2) Le quiétisme est une pratique de certains mystiques qui prône l'inaction complète.

instrumentales, ni moins analytiques que la mentalité hypothético-déductive qui s'est arrogé une telle suprématie au cours des deux derniers siècles de la pensée occidentale."

De la domination de la nature à la domination des femmes

Pour l'éco-féminisme, il est essentiel de comprendre les origines de la domination et de la hiérarchie. C'est parce que l'homme occidental a eu une vision de la nature soumise exclusivement à la nécessité, réductionniste, dualiste, pour légitimer la domination des femmes et de la nature, que je me tournerai maintenant vers la question de la liberté et de la nécessité dans la nature.

Pour révéler l'illégitimité de cette domination, il nous faut d'abord démasquer et dissiper le mythe de la loi naturelle qui dépend tant des modes de pensée dualiste et réductionniste pour sa propre énonciation. Pour dissiper le mythe de la loi naturelle, il nous faut "radicaliser" notre vision de la nature, pour utiliser l'expression de Bookchin, en pensant écologiquement. Une vision de la nature "soumise à la nécessité" voit la nature comme étant passive, sans moyen d'expression, limitée exclusivement par des lois physiques, nécessaires et inextricables. Une vision radicale de la nature, par contraste, considère la nature comme active, participante et continuellement engagée dans un processus évolutif de développement dont émergent des niveaux sans cesse croissants de complexité et de diversité. De plus, une vision radicale de la nature dépasse le dualisme nature/culture en considérant la nature et la culture non comme séparées l'une de l'autre, mais comme existant dans un continuum de développement dans lequel la culture est la réalisation de la potentialité de subjectivité latente à l'intérieur de la nature. Si nous voyons ainsi les choses, nous pouvons aussi radicaliser notre vision de la culture. Nous pouvons voir à l'intérieur de la culture la possibilité de réaliser des dimensions de liberté et de subjectivité historiquement latentes dans la nature non-humaine. En reconnaissant la nature comme un royaume de liberté potentielle, nous radicaliserons notre notion de la relation entre culture et nature. En fin de compte, ceci approfondira notre compréhension de la relation entre les femmes et la nature et ouvrira la voie à l'exploration du terrain pour développer une éthique objective éco-féministe.

Les tendances théoriques féministes antérieures et présentes n'ont pas encore radicalisé leurs concepts de nature. Alors que la plupart des féministes

nieraient qu'elles souscrivent à une vision de la nature soumise à la nécessité, hiérarchique même, un quiétisme (2) dualiste hante encore une bonne part de la théorie féministe. Celui-ci n'est souvent pas même délibéré, il est plutôt causé par l'échec de la plupart des théoriciens sociaux d'aujourd'hui à reconnaître et énoncer les philosophies implicites de la nature qui inspirent leurs philosophies sociales. L'éco-féminisme doit défier ce quiétisme en mettant à jour et en examinant d'un oeil critique ces philosophies implicites de la nature qui sont souvent l'héritage et le vestige de "l'académie" sortie de cette société hiérarchique et qui hait la femme et la nature. En étendant à une critique féministe le concept de nature extrêmement novateur créé par Bookchin : royaume de liberté potentielle, nous ouvrirons des possibilités à un "éco-féminisme radical". Cette critique dissipera la vision de la nature soumise étroitement à la nécessité de la théorie féministe en proposant une théorie et une politique engagées vers une vision radicale, libératrice du monde naturel, monde non complètement lié par les fers de la loi naturelle.

Le féminisme libéral

Il est impossible d'explorer la question de la liberté et de la nécessité dans la théorie féministe sans analyser d'abord les changements distinctifs de la pensée féministe sur le genre et la loi naturelle qui se sont produits dans la théorie féministe passée et présente. Les premières féministes libérales soutenaient que l'oppression des femmes provenait de la croyance même selon laquelle le genre est déterminé par la loi naturelle. Beaucoup des "féministes culturelles" d'aujourd'hui, pourtant, croient que le genre est déterminé par la loi naturelle et soutiennent que l'oppression des femmes vient de la négation patricentrique des valeurs féminines qui viennent de la loi naturelle.

En explorant les différences entre le féminisme libéral et le féminisme culturel, on doit se rappeler que ces deux tendances théoriques ne sont en aucune façon des écoles théoriques monolithiques de théorie féministe. J'admets bien la nature fruste et les limitations de ces étiquettes qui ne peuvent réfléchir de façon adéquate la diversité et l'intégrité du travail théorique féministe, et pourtant je les trouve utiles dans ma tentative d'identifier deux attitudes distinctes de la théorie féministe, au regard de la relation entre genre et loi naturelle. Lorsque je critique ces théoriciennes, mon intérêt n'est pas de vider en nihiliste, les bébés féministes libéraux ou culturels avec l'eau du

bain. Mon intention est plutôt d'améliorer la qualité de l'eau du bain afin que le bébé profite d'autant plus du bain.

Bien que les tendances théoriques libérales aussi bien que culturelles offrent des analyses très différentes de la relation des femmes à la culture patricentrique, elles partagent la vision dualiste selon laquelle la culture s'oppose à une nature durement soumise à la nécessité. Pour la féministe libérale, la culture est le véhicule par lequel l'humanité peut transcender aussi bien notre nature interne que notre nature externe. La culture est le domaine de la liberté, ce qui nous délivre du royaume d'une nature soumise à la nécessité et liée par la loi naturelle.

La féministe Simone de Beauvoir est à l'origine de la tendance que j'appellerai féministe libérale. Dans son livre *Le deuxième sexe*, De Beauvoir présente le modèle d'un monde dans lequel la femme accèdera à la liberté et à l'égalité avec les hommes lorsqu'elle aura appris à transcender le monde de la loi naturelle. Pour de Beauvoir, l'anatomie, la situation sociale et la psychologie des femmes que nous sommes proviennent de notre identification à une nature soumise à la nécessité au-delà de laquelle il nous est possible de nous développer. L'identification des femmes à la nature reflète un état sous-développé "d'immanence" que nous, les femmes, surmonterons quand nous transcenderons les lois du monde naturel en participant à l'élaboration de la culture.

Pour De Beauvoir, le "monde masculin" est le monde de la culture mâle et c'est précisément cette culture qui représente le royaume de la liberté. Selon sa théorie, un programme féministe devrait préciser les moyens par lesquels les femmes peuvent accéder à ce royaume de la liberté masculine, que ce soit par le contrôle des naissances, l'avortement ou l'emploi. Il y a lieu d'éliminer tout ce qui gêne l'accession des femmes au monde mâle de la productivité. "*Pour être un individu complet, l'égale des hommes, il faut que la femme ait accès au monde masculin.*" (3)

Non seulement De Beauvoir adhère au dualisme occidental traditionnel nature/culture, mais elle néglige de critiquer la culture dans laquelle elle encourage les femmes d'entrer. Elle néglige de mettre en question la structure de ce "monde masculin", manquement dans la critique culturelle qui, à maintes reprises, éclate dans la théorie de beaucoup de féministes libérales. Le féminisme libéral est une tendance à avoir un regard non critique sur le gâteau anti-écologique et patricentrique. Celles qui se font les championnes de

(3) Simone De Beauvoir, "Le deuxième sexe", p. 526. Ed. Gallimard, 1949.

Now (4) revendiquent notre égalité à tous et ainsi nous méritons tous notre part égale du gâteau social, sans jamais nous demander si le gâteau est mangeable. L'une d'elles pourrait justifier son accession à un poste de cadre dans une grande compagnie hiérarchisée simplement en expliquant que "Tout ce que les garçons sont capables de faire, les filles le sont."

Comme beaucoup des féministes libérales et socialistes qui la suivirent, De Beauvoir pensait que notre liberté de femmes arriverait nécessairement lorsque nous obtiendrions une participation égale dans le monde de la productivité économique.

"C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète. Dès qu'elle cesse d'être une parasite, le système fondé sur sa dépendance s'écroule ; (...) productrice, active, elle reconquiert sa transcendance" (5).

Finalement, en entretenant, implicitement, le point de vue dualiste de l'opposition conflictuelle entre nature et culture, la féministe libérale entretient aussi le point de vue dualiste de l'opposition polarisée entre hommes et femmes. En effet, de Beauvoir voit en l'homme le créateur premier de la culture, et voit la femme historiquement asservie par son immanence. Pour aggraver les choses, la féministe libérale soutient que le conflit entre hommes et femmes se résoudra de lui-même lorsque les femmes auront transcendé le royaume de la nécessité.

Comme je le démontrerai plus tard, les dualismes profonds se "résolvent" rarement. Ce sont des structures de pensée extrêmement résistantes et durables que la théorie féministe doit continuellement mettre au défi grâce à un regard écologique sur le monde. Il est clair que celles qui adhèrent aux dogmes de Now négligent de pousser leur critique au-delà du dualisme du genre. Au lieu de créer une théorie écologique du genre qui mette l'accent sur la diversité et le choix, les féministes libérales glissent sur le dualisme historique entre les sexes, adoptant ce que j'appellerai "une unité de quatre sous" ou un état d'androgynie douceuse. Dans cet état, hommes et femmes sont "un" en ce qu'ils sont fonctionnellement égaux et échangeables dans la sphère économique.

Etant arrivée à l'état "d'unité de quatre sous", la féministe libérale considère aujourd'hui comme mortelle toute différence entre les sexes qui pourrait gêner l'accès des femmes à "l'Unité fonctionnelle avec les hommes. En fait, les féministes libérales



considèrent l'identification historique des femmes à la nature comme un "ruban rouge" (6) que les femmes doivent trancher pour accéder à la sphère de la productivité masculine. La féministe libérale tranche ce ruban rouge et pénètre dans un état "d'unité" fonctionnelle pour que sur le lieu de travail des grandes compagnies, les deux sexes ressemblent à leurs porte-documents. Ici la théorie féministe reste à l'intérieur de la tradition réductionniste dualiste. En sacrifiant la diversité et la distinction qui existent à l'intérieur des sexes et entre eux, au bénéfice d'une androgynie du genre, le féminisme libéral ne réussit pas à transcender le dualisme.

Le féminisme culturel

Le féminisme culturel, autre théorie féministe générale que je vais explorer, ne réussit pas non plus à avancer au-delà de ses dualismes sous-jacents. Comme le féminisme libéral, le féminisme culturel renforce aussi la croyance dualiste que la culture est en opposition à une nature soumise à la nécessité. Exprimée peut-être le plus clairement par les théoriciennes Mary Daly, Andrea Dworkin et Sally Gearhart, le fé-

minisme culturel soutient que la culture d'aujourd'hui se dresse en opposition à une nature *féminelle* soumise à la nécessité. Au lieu de considérer la culture comme le royaume de la liberté, comme le fait la féministe libérale, la féministe culturelle prétend que la culture d'aujourd'hui nie une nature qui se conforme aux lois naturelles féminelles.

La féministe culturelle, en effet, croit que les femmes ont la possibilité de créer une culture nouvelle, améliorée, reposant sur la loi naturelle féminelle. La philosophie implicite de la nature dans le féminisme culturel laisse supposer qu'il existe certains principes féminelles inextricables que les femmes peuvent connaître et incorporer dans la création d'une culture radicale des femmes. La capacité "innée" des femmes à coopérer, la sensibilité écologique plus grande que nous avons, notre nature pacifique, ne sont que quelques uns des principes féminelles auxquels se conforme la nature féminelle. Il est intéressant de remarquer que les femmes qui ne se conduisent pas selon ces principes féminelles sont considérées comme étant victimes d'un conditionnement patriarcal. Il vaut la peine de noter qu'on ne fait aucune distinction semblable entre la masculinité

(4) Now : abréviation de l'organisation National Organisation for Women, organisation nationale pour les femmes, créée par Betty Friedman en 1966. Now signifie également maintenant en anglais.

(5) Simone De Beauvoir, "Le deuxième sexe", p. 521, Ed. Gallimard, 1949

(6) red tape : littéralement ruban rouge, symbole de la bureaucratie, des dossiers noués par un ruban rouge.

conditionnée par le patriarcat et la virilité déterminée biologiquement. On considère que les hommes portent la marque des principes mâles "innés" tels que l'esprit de compétition, l'agressivité, une sensibilité guerrière et une rationalité surdéveloppée. On conçoit cette nature mâle en termes essentialistes comme existant indépendamment du conditionnement patriarcal et le précédant.

La féministe culturelle se sépare de la culture mâle qu'elle voit comme étant gouvernée par des principes mâles et s'engage à créer une culture qui exprime sa propre nature, vraie, innée. Pour la féministe culturelle, la liberté n'est plus une transcendance des lois de la nature comme c'est le cas pour la féministe libérale. Au lieu de cela, la liberté devient une reconnaissance de la nécessité, une acceptation et même une vénération pour la loi naturelle. Ici, les femmes doivent reconnaître la nécessité de la loi naturelle femelle afin de gagner leur liberté.

Mary Daly proclame dans son ouvrage fascinant *Ecologie femelle* (Gyn-Ecology) : *"Le bond dans l'espace de liberté qui est la conscience identifiée à la femme implique une véritable mutation mentale et comportementale. Les catégories phallogocratiques du bien et du mal ne s'appliquent plus quand les femmes honorent les femmes."*

Selon Daly, si la femme fait ce saut dans "l'espace de liberté" en faisant coïncider sa conscience et la nature femelle, alors les valeurs de la culture patricentrique se dissoudront nécessairement. Plus loin dans son texte, Daly laisse supposer que "la source première" de la femme est fondamentalement différente de celle de l'homme. Elle laisse supposer qu'en faisant à nouveau coïncider conscience et nature femelle pour s'adapter à celle-ci, la femme *"libérera la dynamique inhérente à la relation mère-fille portée à l'amitié qui est étranglée dans le système dominé par le mâle"*. Le langage que choisit Daly reflète son penchant vers une vision de la nature métaphysique soumise rigidement à la nécessité. Des mots comme *"mutation"*, *"source originelle"* et *"dynamique inhérente"* résonnent tous de la croyance en une loi naturelle scientifique et inextinguible.

Dans son roman *Notre sang* (Our blood), Andrea Dworkin va plus loin dans sa représentation des natures femelle et mâle soumises strictement à la nécessité. Elle décrit la sensibilité sexuelle mâle comme *"agressive, concurrentielle, réduisant l'autre à un objet, faisant des comptes"*. Le paragraphe qui conclut le livre déclare *"ce n'est que lorsque la virilité sera morte"*

et elle périra lorsqu'une féminité dévastée ne la soutiendra plus *"que nous saurons ce qu'est la liberté"*. Selon Dworkin, *"la féminité dévastée"*, c'est-à-dire le principe femelle réprimé avancera nécessairement dans un *"royaume de liberté"*. A nouveau, la liberté consiste dans l'accomplissement de la loi naturelle femelle.

Sally Gearhart présente sa vision du féminisme culturel dans un roman utopique *Le lieu d'errance* (The Wanderground). Gearhart conçoit un monde lesbien, à part, de *"femmes des collines"* qui ont décidé de créer leur propre communauté loin de la perversité des hommes des villes. Dans ce monde, il faut éviter même les hommes qui ont embrassé le principe femelle et que l'on appelle *"les gentils"*. Dans le passage suivant, une femme des collines discute l'appréhension qu'a un *"gentil"* de la séparation nécessaire des sexes : *"Même sous son extérieur rude et cultivé, elle sentait qu'il avait acquis cette connaissance fondamentale et essentielle : les hommes et les femmes ne peuvent pas encore s'aimer, ne pourront peut-être jamais s'aimer sans violence : ils ne sont plus de la même espèce"*.

Pour Gearhart, il y a également quelque chose de nécessairement violent dans la nature mâle dont il faut que les femmes se séparent. Les femmes et les hommes, comme espèces séparées, ne peuvent coexister dans la même culture ; lorsque les hommes sont laissés à eux-mêmes, la nature mâle crée nécessairement une culture violente et la nature femelle crée nécessairement une utopie.

Cette vue dualiste du genre suscite des difficultés encore plus théoriques. La féministe culturelle peut *"résoudre"* des différences entre les deux *"espèces"* par la ségrégation. Pourtant, comment la féministe culturelle résout-elle des différences à l'intérieur de l'espèce femelle ? La solution de Mary Daly aux différences des genres est la *"Sieur-Ectomie"* (complète séparation du monsieur), pourtant Daly dit peu de choses de la manière de traiter le groupe très divers des femmes après être parvenu à l'ère post-sieur-ectomie. Comme beaucoup d'autres féministes culturelles, Daly glisse sur une analyse problématique et potentiellement libératoire de la diversité entre femmes de races, de caractéristiques personnelles, d'inclinations et de talents différents. Comme beaucoup de féministes libérales, la féministe culturelle achète une *"unité de quatre sous"* pour parvenir à une unité à l'intérieur de la communauté féminine. Cette *"unité de quatre sous"* représente la retombée dualiste qui persiste quand le dualisme lui-même n'est pas transcendé.

Précisément, la féministe culturelle achète une *"unité"* femelle à la Wanderground (= Lieu d'errance). Cette *"unité du Lieu d'errance"* est un état de choses où les femmes transcendent soudain toutes différences culturelles et raciales pour former un ensemble entièrement femelle. La tendance de la féministe culturelle vers une *"unité de quatre sous"* est tout aussi mortelle que l'androgynie douceuse qu'embrasse la féministe libérale. L'une et l'autre positions achètent *"l'unité"* à tout prix. A nouveau, on glisse sur les différences qu'il faudrait dire clairement et célébrer et *"l'unité"* joue un rôle d'écran de fumée pour un réductionnisme monistique sous-jacent. Malheureusement *"l'unité du Lieu d'errance"* ne peut accueillir la division très réelle en factions dans la communauté des femmes. Des tensions entre femmes de tendances sexuelles, de races et de convictions politiques différentes, continuent de couver, empêchant l'unité qui pourrait se réaliser si ces féministes adoptaient une vision libertaire de la nature, laquelle englobe la diversité.

Pour une vision libertaire de la nature

Le besoin d'une vision de la nature éco-féministe radicale reposant sur l'écologie sociale devient de plus en plus clair lorsque nous considérons la manière dont le féminisme libéral comme le féminisme culturel interpelle l'analogie *"femme-nature"*. Le féminisme libéral comme le féminisme culturel accepte la croyance traditionnelle comme une donnée nécessaire, à savoir que les femmes sont *"plus"* reliées à la nature que les hommes ; elles ne diffèrent que dans leur opinion : y a-t-il lieu de couper ou de révéler cette relation *"spéciale"* ? Répétons-nous : l'idée que les femmes sont plus proches de la nature que les hommes provient du dualisme entre hommes et femmes, entre nature et culture. Sous-entendu : les hommes maintiennent le monopole de la culture, tandis que les femmes maintiennent le monopole de la nature.

L'analogie entre femme et nature est renforcée par le mythe occidental dualiste de la *"transcendance"*. Comme nous l'avons expliqué précédemment, ce mythe soutient que l'humanité peut transcender le royaume de la nature en entrant dans le royaume de la culture. Ce faisant, l'homme coupe la relation qu'il a avec la nature, laissant derrière lui la femme avec son *"monopole"* du monde naturel. Selon le mythe de la transcendance, la nature est un monde qui est complètement séparé de l'homme et lui est opposé, substance étrangère à laquelle certains sujets sont plus ou

moins reliés. Tandis que les hommes blancs qui sont, en principe, "plus près" de ce monde transcendantal de la culture, ont moins de relations avec la nature, les hommes du Tiers-Monde qui vivent dans une proximité moindre à la culture occidentale blanche sont censés être plus reliés à la nature. En fin de compte, les femmes composent la catégorie générale des sujets qui sont "le plus" reliés à la nature : en fait, soutient le mythe, les femmes ne participent même pas à l'élaboration de la culture.

La croyance que certains sujets sont plus "reliés" à la nature que d'autres est fondamentalement dualiste et reflète de façon patente un manque de sensibilité écologique. L'étude d'une écologie sociale nous montre l'interconnexion de tous les êtres à l'intérieur d'une écocommunauté. La possibilité de vie repose sur le fait que toutes les formes vivantes et de vie pré-

organique existent dans une relation interdépendante d'où émergent des formes de vie sans cesse nouvelles, différenciées et complexes. L'idée occidentale selon laquelle la connexion est quantifiable reflète une incapacité à saisir totalement le concept d'interconnexion. Lorsque nous reconnaissons que nous vivons dans un monde où tous les sujets sont toujours en interconnexion, la question d'être "plus" ou "moins" en connexion se révèle absurde. Ce qui, en fin de compte, fait problème, ce sont les manières dont toutes les formes de vie sont en interconnexion.

Le mythe de la "connexion quantifiable" et le mythe de la "transcendance" constituent deux faces différentes de la même pièce dualiste. La logique de ce dualisme est la suivante :

1. Il existe deux mondes séparés, en fait totalement antagonistes.

2. Certains sujets peuvent se séparer de l'un de ces mondes.

3. Ainsi, il y a des sujets qui seront "en connexion plus inhérente" à l'un de ces mondes que d'autres sujets.

C'est précisément cette sorte de mode de pensée dualiste, presque génétique qui a nourri la crise de l'écologie actuelle. Le problème est que nous ne pensons tout simplement pas écologiquement.

Il a manqué à la théorie féministe présente et passée l'analyse critique, nécessairement écologique de la question femme/nature. En accord avec la plupart des théoriciens de la société qui considèrent comme problématique toute espèce de différence individuelle, culturelle ou raciale, les théoriciennes féministes ont aussi considéré la "différence" de la femme comme "un problème à résoudre". Il est assez regrettable que les féministes essaient même de "résoudre ce problème". Ce qui aggrave tout, pourtant, c'est que les solutions que déduisent ces femmes sont souvent dualistes ou réductionnistes. Une critique éco-féministe radicale de la question femme/nature doit formuler clairement une manière de sortir de cette impasse dualiste. Lorsque nous dépasserons le dualisme ou le réductionnisme, nous nous rendrons compte que la relation distinctive entre la femme et la nature n'est pas un problème à résoudre. Nous la reconnaitrons plutôt comme une relation dynamique à comprendre dans son développement tout en examinant d'un esprit critique les implications à la fois libératrices et oppressives de la différence féminine pour la théorie et la pratique féministes.

Si nous appliquons les principes écologiques d'unité dans la diversité à notre compréhension de la différence de la femme, nous pouvons considérablement élargir notre concept de différence. Nous devons comprendre l'identité de la femme non seulement sur le plan de ce qui différencie la femme de l'homme, mais nous devons aussi regarder ce qui fait que la femme est différente de la nature *non-humaine*. Lorsque nous aurons posé cette dernière question, nous commencerons à comprendre les potentialités et les propensions que la femme partage aussi avec l'homme comme partie de l'espèce humaine.

La "seconde nature" des femmes

D'abord, appliquons le principe d'unité dans la nature à la différence de la femme, en explorant les principes unificateurs à l'intérieur de la nature humaine. Ces principes constituent une histoire naturelle commune partagée



par les hommes et les femmes ; cette histoire se caractérise par l'émergence de plusieurs possibilités distinctives qui distinguent la nature humaine de la nature non-humaine. En premier lieu, la femme, en tant qu'expression femelle de la nature humaine partage avec l'homme la capacité de construire une "seconde nature". Cette seconde nature inclut la potentialité distinctement humaine de créer des institutions culturelles, une langue écrite et les capacités de pensée rationnelle, de construction intellectuelle et de réflexion consciente. La première réponse à la "question de la femme" doit être que la femme représente une expression distincte de la seconde nature : nature qui est l'accomplissement de la potentialité de conscience de la "première nature" (non-humaine).

Lorsque nous, féministes, nous concentrons exclusivement sur la différence entre la femme et l'homme, nous nous frustrons de notre héritage évolutionniste, le droit acquis à notre naissance à un rôle distinctif dans l'histoire naturelle. Nous nous concentrons si exclusivement sur ce qui rend distinctive une "nature femelle" transcendante

que nous oublions d'estimer ce qui rend distinctive la *nature humaine* femelle. L'histoire d'une bonne partie de la théorie féministe a été une série de "transvaluations de valeurs" pour utiliser le terme de Nietzsche dans lequel les opprimés décident tout simplement de priser les valeurs qui sont à l'opposé de celles de l'opresseur au lieu de les examiner d'un esprit critique et d'intégrer ce qui a une valeur essentielle. Ce n'est pas parce que la société occidentale patricienne surestime la rationalité que cela implique purement et simplement que les femmes doivent rejeter la qualité même qui distingue les humains du reste de la nature. La reconnaissance de notre unité, ou principe commun, avec la partie mâle de la nature humaine nous permet de reconnaître et de célébrer ce qui nous a été refusé pendant des siècles : notre potentialité sans précédent historique de réflexion critique et consciente si nécessaire pour développer une éthique éco-féministe objective.

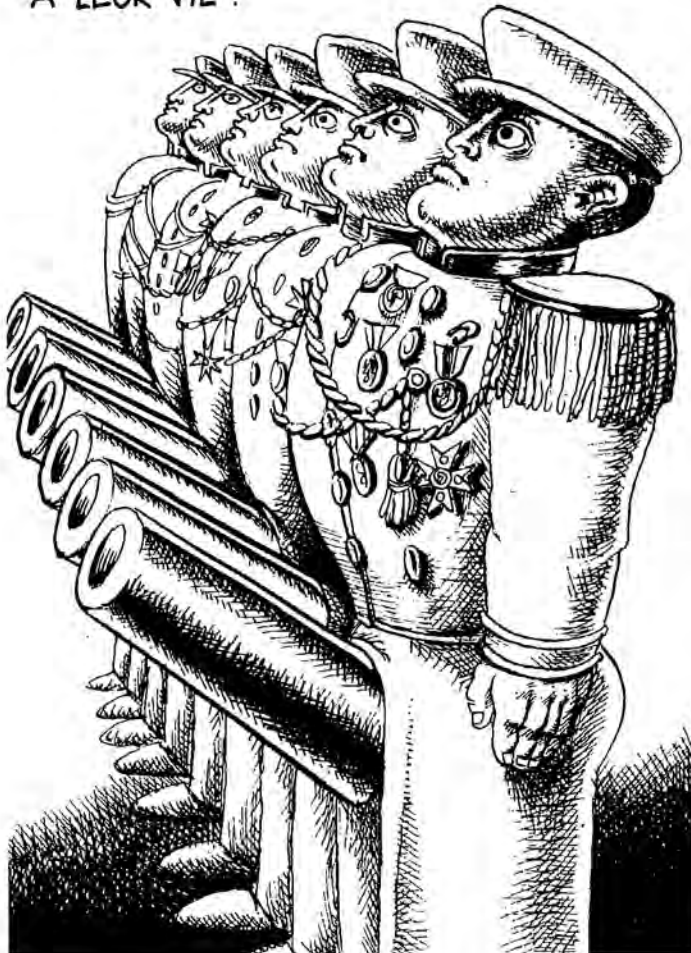
Après avoir exploré le principe d'unité à l'intérieur de la différence féminine, il devient possible de créer un féminisme "plus complet" qui accepte

le plus large éventail de potentialités de la femme pour remplir son rôle comme expression de la seconde nature femelle. Nous pouvons désormais appliquer le principe de diversité dans la nature en regardant à l'intérieur de la seconde nature conçue comme un tout pour comprendre les qualités de la seconde nature femelle qui la rendent "diverse" ou distincte de la seconde nature mâle. Nous pouvons désormais comprendre la différence féminine par rapport à la seconde nature mâle non en fonction d'une connexion plus grande avec la nature, mais en fonction d'une relation à la nature dynamique et en évolution. La femme émerge individuellement et historiquement de la première nature d'une manière qui nous permet, à nous femmes, de développer une conscience plus grande, souvent implicite, de notre interconnexion avec le monde naturel. Pour de nombreuses raisons, biologiques et sociales, la seconde nature mâle n'a pas rempli historiquement ses potentialités pour développer cette conscience primaire de l'intersubjectivité. Au lieu de cela, l'humanité est devenue largement de plus en plus dualiste et réductionniste dans sa pensée et dans son mode de rapport au monde.

Il est capital ici d'insister sur l'importance du mot "tendance" que je choisis avec le plus grand soin pour décrire une sensibilité plus grande à l'écologie associée aux femmes. Le rapport entre la femme et cette sensibilité n'indique en aucune façon la loi naturelle. Après mûre réflexion, je décris une inclination, un choix évolutionniste qu'ont fait beaucoup de femmes à un niveau inconscient. Je désigne ce que d'innombrables anthropologues et psychologues ont décrit comme l'empathie femelle (7). Selon Nancy Chodorow, beaucoup de femmes font preuve de cette capacité relationnelle plus grande, de cette empathie pour d'autres choses vivantes. Cette capacité est en corrélation à la fois avec la potentialité de maternité chez la femme et avec l'identification de la femme à sa propre mère. Dans ces deux exemples, la femme éprouve un lien empathique avec ses petits, ou bien elle s'identifie avec d'autres chez lesquels elle observe cette empathie.

Bien que les champions du déterminisme biologique aient mis par trop l'accent sur les tendances biologiques, l'intelligence des implications culturelles de ces tendances peut nous fournir une multitude de renseignements sur la diversité au sein de l'espèce humaine. L'anthropologue Sherwood Washburn pense que la période prolongée de maturation du bébé humain est un facteur qui donne forme à la relation empathique entre la mère humaine et son petit.

ON A DONNÉ AUX MASSES INFORMES
LA CIVILISATION, LE SAVOIR ET UN BUT
À LEUR VIE.



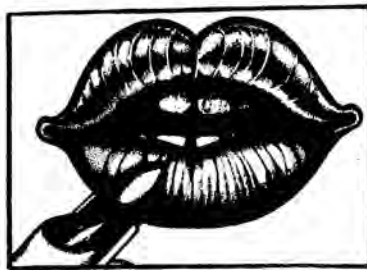
(7) L'empathie est la capacité à partager les sentiments des autres.

"La relation humaine mère/enfant est aussi unique parmi les primates que l'usage des outils. Chez tous les singes, petits ou grands, le bébé s'accroche à la mère ; pour que ce soit possible, le bébé doit naître avec un système nerveux central à un stade de développement avancé. Mais le cerveau du fœtus doit être assez petit pour permettre la naissance... Ce dilemme obstétrique a été résolu par la délivrance du fœtus à un stade de développement bien antérieur. Mais ce ne fut possible que parce que la mère pouvait tenir le jeune sans défense... Bipédie, usage des outils, sélection en vue de gros cerveaux ralentirent ainsi le développement humain et firent appel à une responsabilité maternelle bien plus grande".

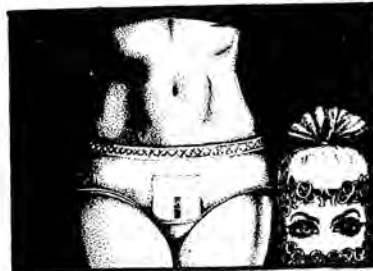
Parce que le bébé humain est incapable de "s'accrocher" à sa mère pour sa survie, c'est la mère humaine qui doit "s'accrocher" à son petit. Historiquement, la survie d'un bébé dépend de la capacité de la cellule sociale d'offrir à la mère un réseau d'aide fait de relations sociales d'entraide. C'est peut-être de cette tendance chez la mère à prendre soin de son bébé non encore développé, et de la nécessité qu'il y a d'une cellule sociale d'entraide qu'une éthique féminelle de la sollicitude est advenue.

Il est essentiel de noter que la période prolongée où la mère humaine "s'accroche" à son petit n'exige pas une éthique de la sollicitude, et n'entraîne pas non plus une conscience accrue de l'intersubjectivité. La maternité, comme événement biologique, n'entraîne pas nécessairement l'un des caractères empathiques. Une application sincère du principe de diversité aux différences chez les femmes exige que nous voyions que chaque femme individuelle représente un développement unique et dynamique à partir de ses propres origines biologiques et culturelles. Bien sûr, il y a des femmes empathiques qui choisissent de ne pas avoir d'enfants, des hommes qui sont empathiques et beaucoup de mères qui ne donnent pas expression à leur potentiel pour établir des liens empathiques. De plus, beaucoup de femmes ont accepté le mythe de la transcendance, en particulier des femmes de la tradition féministe libérale. Grâce au mouvement Now, de plus en plus de femmes ont été frappées par des cas de faillites empathiques induits par les grandes sociétés.

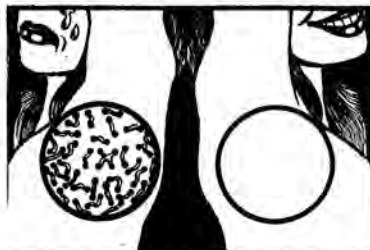
La diversité au sein de l'espèce humaine, c'est-à-dire la différence de la femme, est un problème critique pour l'éco-féminisme. Au fur et à mesure que nous, femmes, reconnaissons et développerons notre conscience distincte de l'interconnexion de toutes choses, nous commencerons à voir la nature comme un royaume de liberté potentiel-



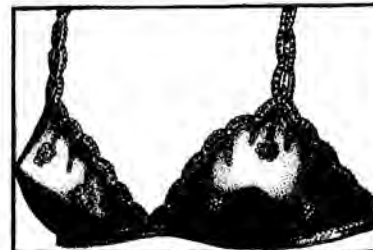
tu es un rouge à lèvres ...



tu es une serviette absorbante ...



tu es un déodorant ...



tu es un soutien gorge ...



tu es un collant ...



tu es une glace ...

mais toi, qui es tu ?

le, voire en développement. Nous verrons que dans la nature, tous les êtres vivants participent ensemble à l'élaboration de choix inconscients et, même en un sens rudimentaire, de choix conscients dans leur propre évolution. Lorsqu'elle est perçue comme un tissu d'interconnexions variées, la nature montre de l'activité, de la créativité, un sens de la participation. Nous, femmes, commencerons à montrer que l'évolution naturelle est un processus étonnamment libre, qu'elle n'est pas complètement soumise par une loi naturelle que l'on a utilisée pour justifier notre propre oppression. Informées par une écologie sociale, les femmes pourront développer un point de vue écologique qui radicalisera notre vision de l'évolution, révélant que l'évolution est, en grande partie, un processus qui se détermine lui-même et dans lequel tous les sujets participent ensemble, exprimant les potentialités de développement latentes et infinies du monde naturel.

Lorsque nous considérerons les dimensions d'unité et de diversité dans la relation femme/nature, nous com-

mencerons à reconnaître le rôle distinctif de la femme comme expression à la fois de la seconde nature et de la seconde nature femelle. Il nous sera désormais possible de commencer à évaluer l'opportunité unique de la femme de devenir, pour l'histoire, sujet d'une époque qui a si cruellement besoin d'une éthique sociale et objective aussi bien que d'une éthique de sollicitude empathique, écologique. La femme peut être le sujet qui crée la théorie et le mouvement lesquels rendent, en fin de compte, la nature dangereusement consciente. Nous nous rendrons compte de cette possibilité quand nous développerons une vigilance empathique, écologique dans laquelle la capacité de pensée rationnelle et objective spécifiquement humaine de la femme servira d'intermédiaire et permettra de réaliser cette vigilance.

**Pour une
pensée complexe**

En prenant conscience des connexions entre structures de pensée his-

torique et d'actions historiques, nous, éco-féministes, accroîtrons la complexité de nos structures de pensée et agirons d'une manière qui réfléchira notre conscience des interconnexions de la vie. Penser écologiquement nous permet des connexions dans le monde de manière à valoriser l'éco-communauté. Une révolution éco-féministe radicale commence par le passage de la logique duale à l'éco-logique.

Pour dépasser le dualisme, il faut que nous, féministes, valorisions la complexité de nos propres structures de pensée. Nous devons nous rendre compte qu'historiquement, comme espèce, nous n'avons pas encore accompli notre potentiel pour accroître l'interconnexion du monde naturel. La société centrée sur le père a réduit, à un point que j'ai horreur d'admettre, notre conscience de la complexité écologique, à des structures de pensée rigides, dualistes et réductionnistes. Les effets de cette société se voient dans une bonne partie de la théorie féministe qui a, ainsi que je l'ai démontré, absorbé sans le savoir ces tendances réductionnistes.

Nos perceptions et nos connaissances définissent la forme de nos interactions avec le monde. En tant qu'éco-féministes, nous ne pouvons penser de façon réductrice et dualiste. L'éco-féminisme radical implique une révolution dans notre manière de penser à la nature. Nous nous révoltons contre une pensée stigmatisante qui a réduit la complexité de notre sol, de nos forêts, de notre air, qui a réduit nos structures communautaires. La hiérarchie, le patriarcat, la centralisation du pouvoir, le capitalisme viennent tous d'avoir épuisé le mythe de la transcendance. En tant qu'éco-féministes radicales, nous savons que nous ne pouvons plus jouir du luxe de penser de façon simpliste. Lorsque nous, féministes, réduisons la "femme" à un être construit purement par la culture ou la biologie, nous aidons à perpétuer la lutte pérenne, construite par la société, entre la culture et la nature. Quand les féministes libérales se concentrent exclusivement sur l'égalité des capacités rationnelles de la femme, et quand les féministes culturelles se concentrent exclusivement sur la supériorité des capacités empathiques de la femme, la théorie et la pratique féministes se privent de la totalité à laquelle nous parviendrons quand nous commencerons à voir que culture et nature existent dans un continuum de développement, la première ayant le potentiel d'accomplir la seconde. Il nous faut dépasser cette lutte en intégrant l'amour de la féministe libérale pour la capacité humaine d'égalité, de rationalité et d'excellence à l'amour de la fémi-

niste culturelle pour les capacités empathiques distinctives de la femme. Il ne nous faut non plus jamais oublier d'inclure la critique délicate et féroce de la féministe culturelle concernant la société dominée par le père. Cette omission enlèverait au féminisme le mordant essentiel apporté par le féminisme dans sa phase radicale.

L'éco-féminisme radical incorpore les deux féminismes qui l'ont précédé et les dépasse en ce qu'il voit la culture, non comme séparée de la nature, mais comme développée à partir de la nature. La culture devient "le royaume de la liberté" non à cause de ses triomphes sur la nature, mais parce qu'elle réalise les potentialités qui sont latentes dans la nature. Les êtres humains naissent dans le monde naturel et c'est là qu'ils vivent. Nous sommes, comme dit Griffin : "*La nature voyant la nature... la nature ayant le concept de nature*"... Notre évolution a une interconnexion inextricable avec l'évolution de tous les autres sujets du monde.

Penser à travers le dualisme et au-delà de lui signifie se rendre compte que rien n'est séparé du "monde naturel". Le crayon avec lequel j'écris, une étoile distante de millions d'années-lumière, un sac en plastique sont tous en interconnexion dans le monde naturel, quelles que soient les valeurs esthétiques, culturelles ou économiques que nous voulons bien leur donner. Il est essentiel pourtant de se rendre compte qu'il ne suffit pas que quelque chose soit "naturel" ou "en interconnexion" pour qu'il valorise nécessairement la vie. Le virus du SIDA est probablement un événement "naturel", comme la famine en Ethiopie. Même si certains écologistes profonds sont en désaccord, je postule que ces événements naturels ne valorisent pas la complexité et la diversité du monde naturel. En fait, ces événements "naturels" réfléchissent les actions d'une société qui est bien plus engagée vers la domination sociale et le profit économique que vers une valorisation écologique de la vie. Penser écologiquement, cela amène à rejeter un "égalitarisme biologique" qui conférerait au virus du SIDA des droits égaux à ceux de la vie humaine.

En développant une éthique écologique objective, nous nous mettrons à estimer la valeur des événements naturels en fonction de leur capacité à valoriser la diversité et la complexité de l'éco-communauté. Cette éthique expliciterait la valeur qu'il y a à trouver un remède au SIDA et à apporter de l'aide aux peuples d'Ethiopie dont le maintien de la culture a été rendu impossible par les efforts impérialistes.

De même, il faut explorer les constructions culturelles elles-mêmes,

comme parties d'un continuum naturel pour leurs potentialités à accroître ou diminuer la complexité de l'éco-communauté. Par exemple, il est clair que les cultures patriciennes qui sont hiérarchiques ne valorisent pas la complexité de la vie sociale de la même manière qu'une culture éco-libertaire reposant sur l'écologie sociale. Les cultures patriciennes centralisent le pouvoir et réduisent le nombre des participants actifs dans la structure politique à quelques rares personnalités élitistes et agences bureaucratiques. Par contraste, les formes culturelles éco-libertaires peuvent valoriser la complexité des structures politiques en encourageant une participation active de tous les individus et des communautés les plus perfectionnées. Il y a véritablement recyclage du pouvoir dans un groupe politique éco-libertaire : le consensus lui-même exige que chaque individu prenne son entière responsabilité dans la décision du groupe, assurant ainsi une plus grande distribution du pouvoir de décision ainsi que de démocratie.

Femmes conscientes qui avons recherché douloureusement dans notre vie les implications des cultures de pensée dualistes, nous en arrivons au point où il nous est aujourd'hui possible de choisir de créer une culture qui sera celle de l'affirmation de la vie. Redisons-le, l'éco-féminisme radical propose une vision de la nature non dualiste, non réductionniste, en fait une vision dialectique. Lorsque nous pensons dialectiquement, nous voyons que ces phénomènes qui peuvent sembler "opposés" aux yeux des dualistes sont véritablement des sujets complémentaires d'où peuvent provenir de nouveaux sujets, plus complexes même. C'est la relation de développement entre des sujets divers qui nourrit l'évolution et la complexité. Quand nous pensons dialectiquement, avec une sensibilité écologique, nous voyons que la différence ne rend pas le conflit nécessaire. La différence représente une opportunité d'intégration créatrice. Les relations dialectiques constituent un processus continu de devenir qui est complètement ouvert. Cette ouverture, c'est la liberté.

La différence, source de richesses

En commençant à radicaliser notre vision de la nature, il nous devient possible de générer une culture et une politique éco-féministes radicales et une sensibilité féministe spirituelle nouvelle qui incarne la complexité et la diversité du monde naturel. Premièrement, il nous faut explorer la possibili-

té de créer une culture et une politique identifiées à la femme qui n'aient pas besoin pour être validées de faire appel à la loi naturelle. S'il n'y a pas de "nature femelle" gravée dans la pierre, alors il nous faut trouver un nouveau terrain pour une culture identifiée à la femme. De fait, nous pourrions repenser à ce qu'est vraiment la nature féminine. Je propose qu'une culture identifiée à la femme rende hommage non à une nature féminine déterminée par la loi naturelle, mais à une nature féminine constituée des expériences distinctives de chaque femme individuelle de la collectivité. Le principe féminin représente une tendance vers une expérience féminine distinctive qui se fonde sur le gouvernement objectif de soi et non sur un déterminisme "légal".

Il nous faut énoncer avec précision les choix évolutionnistes infinis et divers que fait chaque femme dans le contexte de son propre appareil biologique et culturel. Nous pouvons célébrer les grandes tendances de l'histoire collective des femmes, hommage qui renforcera notre sentiment d'identité et d'unité collective. Pourtant, il nous faut toujours être prêtes à chercher ce qu'il y a dessous ces grandes tendances "féminines" discutées plus haut pour voir que le tissu très complexe et très divers de l'expérience partagée de la femme est fait de femmes individuelles. Chaque femme choisit, répond et évolue à sa propre manière.

Une culture éco-féministe radicale part des grandes tendances distinctives de l'histoire partagée de la femme, tenant pour sacrées les valeurs féminines qui ont été mal interprétées comme étant déterminées exclusivement par la biologie. Les tendances nourricières des femmes, leurs tendances vers la coopération et l'interdépendance sont toutes des qualités que nous pouvons choisir d'imiter et d'incorporer dans une culture identifiée à la femme. Par exemple, nous pouvons étudier et célébrer son histoire à elle (*herstory*) (8) histoire de l'art, de la littérature et de la musique féminines. Les féministes culturelles ont beaucoup fait pour revendiquer et faire revivre notre passé culturel non écrit. Grâce à des femmes comme Mary Daly et Susan Griffin, les femmes ont aujourd'hui une conscience enrichie du passé de la femme et de la bravoure de nos ancêtres "crâneuses". A cause du mouvement musical des femmes, nous avons retrouvé la conscience de la capacité des femmes à travailler ensemble pour créer de la musique célébrant l'expérience partagée des femmes et nous l'avons appréciée à sa juste valeur.

Mais il nous faut aussi créer une grande communauté de femmes, une

communauté transculturelle, globale même. Alors que nous célébrons la riche diversité de nos vies dans le monde entier, nous ne pouvons nous permettre de laisser nos traits distinctifs nous aliéner les unes des autres. Comme le propose Ynestra King, il nous faut créer un dialogue direct entre femmes de différentes nations. Il nous faut apprendre davantage sur la diversité de nos expériences ainsi que de notre expérience partagée. La planète se rapetisse. Parce que les effets universels de la technologie nucléaire nous affectent tous, il nous faut utiliser cette conscience nouvelle pour développer une sensibilité aiguë à la manière dont nos actions et décisions politiques retentissent sur les femmes des autres pays. Il faut que nous, femmes, nous unissions pour gagner force et soutien afin de lutter pour la vie de la planète que toute notre espèce partage.

Afin d'être libres pour créer une culture identifiée à la femme, il faut que les femmes se battent contre la peur de l'union induite par la culture et qui a séparé les femmes dans l'histoire. Les femmes peuvent compter sur le lesbianisme comme modèle d'union des femmes et il nous faut constamment lutter contre l'homophobie qui tente d'empêcher cette union. Chaque femme doit être prête, ne serait-ce que symboliquement, à s'appeler "lesbienne", quelle que soit sa préférence sexuelle. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le Roi de Danemark allait à cheval dans les rues, portant une étoile juive sur un brassard. Ce faisant, le roi déclarait que tous devaient consentir à s'appeler Juifs afin que tous recouvrent leur liberté. De la même manière, il nous faut dédieriser le lesbianisme, comme Mary Daly pouvait si intelligemment le dire. Toutes les femmes doivent affirmer clairement que les femmes n'ont plus à craindre de condamnation sociale parce qu'elles aiment des femmes. Jusqu'à ce que les femmes soient toutes fières de porter un triangle rose autour du bras, aucune femme ne sera libre d'aimer des femmes sans inhibition.

Et enfin, nous, éco-féministes, devons continuer à nous battre pour reconquérir la propriété de notre corps. Comme expression de la nature, notre corps aussi représente le royaume de la liberté et du choix. Nous, femmes, retrouvons le droit d'être sages-femmes, soignantes et mères quand et si nous le choisissons. Nous nous battons pour le droit de choisir des avortements sûrs et gratuits et pour le droit d'avoir accès à un contrôle des naissances abordable. De cette manière, nous accroîtrons le spectre de choix dans nos vies.

Retisser nos liens politiques

Alors que nous ouvrons la nature humaine comme "royaume de liberté potentielle" et de choix, il nous est possible de développer une éthique éco-féministe sur laquelle fonder une culture politique. En somme, il nous faut nous vouer à "retisser" nos structures politiques. Comme le proclame si brillamment Murray Bookchin, une éthique écologique repose sur un large tissu de participation.

"Une politique de participation est une politique qui nourrit l'autonomisation (9) conférée par soi-même plutôt que l'autonomisation conférée par l'Etat. Cette politique doit devenir véritablement une politique du peuple, organique au sens où la participation politique est littéralement protoplasmique, avec de multiples assemblées, des discussions directes renforcées par la véracité du langage corporel autant que par le processus de raisonnement du discours. L'éthique politique issue de ces bases vise à créer une communauté morale, pas seulement une communauté "efficace", une communauté écologique, pas simplement une communauté contractuelle, une praxis sociale qui valorise la diversité, pas seulement une culture politique qui invite à la participation la plus large du public."

Une politique morale naît d'une éthique écologique. Il nous faut créer une base objective pour déterminer la valeur éthique de nos actions politiques de sorte que "l'affirmation de la vie" devienne une aune à laquelle il nous est possible de mesurer le contenu éthique de nos actions politiques.

Lorsque nous pensons écologiquement, nous nous rendons compte qu'il nous faut continuellement mettre l'homophobie au défi, car nous voyons que celle-ci limite le spectre de la diversité et des choix humains. Lorsqu'une éthique écologique nous met au défi, nous nous rendons compte que l'homophobie nie la vie et est de ce fait éthiquement malsaine. De même, nous voyons qu'il nous faut lutter contre le racisme parce qu'il représente un désir de dégrader la diversité raciale de l'espèce humaine. Le racisme, comme forme de réductionnisme, nie aussi la vie. Il est essentiel de se battre contre la technologie nucléaire à cause des effets destructeurs qu'ont les radiations sur l'éco-communauté. Le cancer, les mutations génétiques possibles et la production de plutonium utilisé par quelques-uns dans des gouvernements centralisés pour maintenir leur position dominante dans la hiérarchie globale représentent tous une menace réductionniste mortelle.

(8) Histoire se dit en anglais *history*, mot qui commence par *his*, possessif masculin. L'auteur choisit de transformer *history* en *herstory* = histoire d'elle.

(9) note de la rédaction : en anglais *Empowerment*, développer son pouvoir (mais dans le sens pouvoir de et non pouvoir sur).



Il nous faut peser avec soin chaque problème politique pour nous assurer que notre but est d'accroître la diversité et la participation politiques et écologiques. Lorsque nous radicaliserons notre vision de la nature, nous radicaliserons notre vision de la culture ; bientôt le concept de loi naturelle sous sa forme réductionniste deviendra anachronique et à la place des structures politiques légitimées par une vision hiérarchique de la nature, nous instau-

rerons une politique dérivée d'une vision participative de la nature. Pour aider à nous dépouiller ainsi de la vision ancienne de la nature, nous pouvons construire une société qui serait "reproductive" plutôt que simplement "productive". Nous avons besoin de créer des alternatives au syndrome production/consommation qui nous entraîne toujours plus près de l'écocide. Dans notre culture présente, les processus de production comme ceux de consommation fonctionnent de façon à rendre moins complexe l'écocommunauté. Une communauté écologique est une culture reproductive où la consommation devient aussi nutritive que la production. Le processus de consommation doit entrer dans le domaine écologique comme manière d'améliorer la fécondité de l'écocommunauté. Lorsque nous radicaliserons notre vision de la consommation, nous développerons le sens de nos responsabilités écologiques dans lequel toutes nos actions se mesureront à leur capacité d'augmenter la fertilité de notre sol culturel. Tout comme la reproduction sexuelle peut augmenter la diversité et la stabilité d'un bassin de gènes, une philosophie de la consommation créatrice peut augmenter la diversité et la stabilité de nos relations sociales et écologiques.

Afin de transformer notre société en une société écologique, il nous faut agir tout de suite. Notre politique d'éco-féministes radicales doit être une expression microscopique du genre de société éco-libertaire dans laquelle nous voulons vivre. Notre action immédiate doit exprimer les principes d'unité dans la diversité qui appartiennent à l'écologie sociale ainsi que le principe d'interconnexion de la vie. Il faut que nos actions incarnent les principes créatifs, imaginatifs, colériques aussi bien que rationnels. Quand je pense à l'action immédiate, je me rappelle les actions menées par les femmes dans les campements pour la paix de Seneca comme de Greenham Common : des femmes tissant des morceaux colorés de leur vie à travers les fils de fer barbelés, des femmes s'aidant à escalader ces murs, des femmes tendant des bobines de fil à travers les arbres, les cars de police et les fusils, des femmes enroulant des tissus de couleur qui représentent nos interconnexions réciproques. L'action écologique exprime les caprices d'une nature libre, en montrant que nous ne nous soumettons plus à la règle gouvernementale légitimée par une conception hiérarchique de la loi naturelle. Je voudrais que nos actions montrent que nous sommes prêtes à dépasser une politique anachronique en créant une politique *écologique* plus courageuse.

Spiritualité : sortir de la dualité créateur et créature

En dépassant les formes cognitives et culturelles anachroniques, s'ouvre devant nous la possibilité d'explorer une spiritualité nouvelle. En reconnaissant la dimension de liberté dans la nature, nous pourrions commencer à imaginer à quoi pourrait ressembler une sensibilité spirituelle qui ne ferait pas appel à une autorité hiérarchique et dualiste pour être validée. Nous pourrions commencer à nous demander s'il est possible de penser à une base rationnelle objective à la spiritualité sans maintenir la déchirure dualiste entre créateur et créature. Qu'est-ce que cela veut dire, que de penser à la nature qui se crée par elle-même, une nature qui se gouverne par elle-même ? L'évolution elle-même nous montre qu'à l'intérieur d'une éco-communauté, il y a dans la nature un mouvement autonome vers des niveaux de complexité et de diversité croissantes. Elle nous montre aussi qu'il y a une dimension de raison objective dans l'horizon ouvert vers lequel tend la nature.

Et pourtant, il ne nous faut jamais confondre ce mouvement autonome avec le déterminisme transcendantal. Nous ne pouvons regarder la feuille d'un arbre et dire : "Elle ne pouvait être autrement". Mais plutôt il nous faut regarder une feuille et réfléchir sur l'interconnexion des êtres dans la nature qui a eu une part dans l'expression de la potentialité que représente cette feuille. Il y a une mesure rudimentaire de "rationalité" dans la nature. La nature est "rationnelle" dans son mouvement et pourtant la nature est ouverte. C'est cet horizon ouvert qui peut constituer la base d'une nouvelle spiritualité écologique.

Une spiritualité écologique est l'hommage rendu à l'interconnexion de toute vie et aussi la spécificité de chaque forme de vie. Le respect de la spécificité des espèces impose que nous ne nous mettions pas au-dessus ou au-dessous de la nature ; nous ne nous glorifions pas comme être transcendants au-dessus de la nature, et nous ne glorifions pas non plus la nature avec une fausse humilité comme quelque chose qui est "au-dessus de nous" ou "plus sage que nous". Une spiritualité écologique authentique dépasse une spiritualité informée par une écologie "profonde" en célébrant les qualités qui distinguent la nature humaine de la nature non-humaine ainsi qu'en célébrant ce qui rend les femmes différentes des hommes. Une spiritualité écologique informée par l'écologie sociale trans-

cende une vision hiérarchique de la nature, révélant l'absurdité de professer une vénération plus grande pour la vie non-humaine.

Parce que la nature humaine est loin d'avoir réalisé tout son potentiel de création et d'accompagnement d'une relation vraiment écologique, aussi bien pour la nature humaine que non-humaine, il est aisé de comprendre pourquoi il semblerait rationnel d'adopter une position anti humaniste. Cependant, il nous faut toujours regarder en dessous de la réalité de la conduite humaine pour mettre à jour la potentialité latente dans la nature humaine de valoriser et d'accomplir véritablement le monde naturel. Une spiritualité écologique exprime une capacité à célébrer et à exprimer clairement la potentialité spécifique de chaque forme de vie.

La spiritualité est une sensibilité et une vigilance

à tous les aspects de notre vie

La spiritualité est une sensibilité et une vigilance à tous les aspects de notre vie. Comme nous tirons de la nature les principes écologiques d'interdépendance, de complémentarité et de spontanéité, il nous est possible d'appliquer ces principes à nos relations personnelles, nos structures politiques et de les porter dans nos communautés. Nous pouvons commencer à créer des rituels et des cérémonies qui ne font pas appel au "surnaturel" ; nous pouvons plutôt célébrer l'avènement d'une relation nouvelle avec le monde naturel, relation que nous pouvons expérimenter avec nos sens et ressentir avec notre corps. Lorsque nous nous reconnaissons comme provenant de la nature, exprimant le potentiel de conscience autonome de la nature, nous n'aurons plus besoin d'adorer la nature comme quelque chose de séparé de nous-mêmes. Lorsque nous aurons dépassé le dualisme, l'écart entre esprit et matière se résoudra ; il ne nous restera que la conscience bien douce que nous sommes, après tout, faits de cette terre.

Le rituel lui-même peut nous aider à démontrer notre vigilance écologique nouvelle. Par le rituel, nous changeons de perception, de sorte que nous devenons conscients des potentialités libératrices de la nature qui ne font pas communément partie de notre vie quotidienne. Le rituel nous aide aussi à ressentir et développer notre sens de l'interconnexion, nous permet d'expliciter l'engagement de nos relations avec la nature et entre nous. Nous, femmes, pouvons créer des rituels qui célèbrent nos relations historiques et biologiques

avec les cycles de la lune ; nous pouvons tirer de la nature des métaphores et des images auxquelles les femmes peuvent universellement s'identifier.

Lorsque nous verrons qu'il n'y a pas vraiment de "lois naturelles" rigides qui nous gouvernent complètement, la nature s'ouvrira devant nous comme monde de structures, de symétries et de formes complémentaires, toutes tissées ensemble, se développant dans une direction que nous ne pouvons jamais complètement tracer et encore moins "diriger". L'évolution elle-même que nous incarnons est quelque chose que nous pouvons spirituellement célébrer au-dedans de nous. Il nous faut célébrer la potentialité, l'inattendu et le spontané exprimés par la nature humaine, tout comme nous traitons avec respect les capacités humaines de raison et de gouvernement de soi.

L'esprit n'est pas enfermé dans un genre ni une race, ni ne se conforme à des principes féminins ou masculins. L'esprit plutôt représente le flux de potentialité qui existe naturellement dans la texture même de la vie. Lorsque nous attribuons un genre, une couleur ou un statut à nos dieux et à nos déesses, nous commettons une idolâtrie. Les symboles représentent un monde transcendantal qui est séparé de la nature. Comme l'observe Murray Bookchin, *"la vénération pour la nature, la transformation en mythe du monde naturel au-dessus du monde humain, tout cela dégrade la nature en niant son universalité en ce qu'elle existe partout, libre de tous les dualismes comme "l'esprit" et "dieu"... Une nature "vénérée" est une nature séparée au mauvais sens du terme."*

Le spiritualisme, le scientisme et le traitement de la technologie comme réalité distincte ont tous été utilisés par l'homme pour contrôler en fin de compte la société aussi bien que la nature. La hiérarchie, la domination et l'oppression sociale ont de tout temps fait appel pour être légitimées à ces entraves vieilles comme le temps. Nous pouvons, nous femmes qui sommes aujourd'hui témoins des implications des erreurs historiques d'une logique duale, entrer dans une ère où notre vie personnelle, politique et spirituelle fera appel à l'éco-logique pour être validée, logique inhérente aux cellules mêmes qui nous composent. La loi naturelle qui voulait autrefois apaiser le sentiment d'inconfort de l'homme occidental lorsqu'il se confrontait à la complexité du monde naturel, menace de se retourner contre nous si on la voit comme mode omniprésent d'explication de tous les phénomènes. Elle menace d'entraver la liberté et en fin de compte notre liberté d'agir. J'insiste sur le fait qu'un éco-féminisme radical doit révolutionner notre vision de la nature et doit nous inciter à l'action. Les femmes doivent générer une pratique écologique nouvelle reposant sur l'écologie sociale, si le monde naturel, tout comme le monde social, doit survivre.

Chiah HELLER

Traduction : Denise Berthaud

Les dessins de cet article sont extraits de la revue de BD "Ah ! Nana" qui en 1976 et 1977 était une revue entièrement réalisée par des femmes. Cette revue a été interdite à son numéro 9 pour pornographie... le numéro en question traitait de l'inceste, sujet tabou. Depuis la BD féministe est rare. On peut toutefois retrouver les pages de Puchol et Baraou dans (A suivre) qui sont très impertinentes (extrait ci-dessous).

